

LA PENSÉE HISTORIQUE DE ZOSIME

PAR

ZOE PETRE

Bien qu'étudiée surtout comme source d'informations pour l'histoire du Bas-Empire, l'œuvre de Zosime a dû être jugée aussi comme illustrant une idée à propos des causes de la décadence du monde romain, ce qui implique encore une conception générale de la causalité historique. Mais l'« Histoire contemporaine » a suscité, probablement dès sa parution même, une polémique qui a duré des siècles et qui s'est opposée à Zosime en tant que païen, dirigeant toute discussion vers l'aspect anti-chrétien de sa pensée. Obligée ainsi à prendre parti d'abord en ce qui concerne les problèmes religieux dans l'œuvre de Zosime, l'historiographie moderne¹ a presque unanimement conclu que, pour cet auteur, la décadence qui faisait l'objet de ses préoccupations² était due à l'abandon des cultes païens, remplacés par le christianisme³.

Cette opinion est d'ailleurs étayée de quelques passages de l' *‘Ιστορία νεά*. En concluant le IV^e livre par un exposé des conséquences provoquées par l'officialisation du culte chrétien, Zosime déclare: « Parce que les lois des sacrifices ont été abolies et toutes les autres traditions de nos ancêtres négligées, l'Empire romain, affaibli au fur et à mesure, est devenu terre des barbares; quitté par les habitants, le pays est déchu à tel point qu'on ne saurait reconnaître les endroits même où jadis, s'élevaient les cités »⁴.

L'abandon, par Constantin, des jeux séculaires provoque la même sorte de réflexions: les jeux étaient un rite sacré, qui préservait l'Empire intact⁵. « Si,

¹ S. Mazzarino, *La fine del mondo antico*, Milano (1959), p. 96 et suiv.

² Zosim., I, 57: Πολυβίου γάρ δπως ἐκτήσαντο Ῥωμαῖοι τὴν ἀρχὴν ἐν δλίγῳ χρόνῳ διεξελθόντος, δπως ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ σφῆσιν ἀτασθαλίησιν αύτὴν διεφθειραν ἔρχομαι λέξων.

³ P. de Labriolle, *La réaction païenne*, Paris, 1942, p. 503; *id.*, *Histoire de la littérature chrétienne*, II³, Paris, 1947, p. 539, S. Mazzarino, *op. cit.*, p. 61 et suiv.

⁴ IV, 59: ... διὰ τοῦτο τε τοῦ θυηπολικοῦ θεσμοῦ ληξάντος καὶ τῶν διλλων δσα τῆς πατρίου παραδόσεως ἦν ἐν ἀμελείᾳ κειμένων, ἡ Ῥωμαίων ἐπικράτεια κατὰ μέρος ἐλαττωθεῖσα βαρβάρων οἰκητήριον γέγονεν, ἡ καὶ τέλεον ἐκπεσοῦσα τῶν οἰκητόρων εἰς τοῦτο κατέστη σχῆματος ὥστε μηδὲ τοὺς τόπους ἐν οἷς γεγόνασιν αἱ πόλεις ἐπιγιγνώσκειν.

⁵ II, 5.

comme nous dit l'oracle¹ et comme la vérité nous l'impose, tous ces rites avaient été accomplis d'après la loi sacrée, l'Empire Romain aurait été conservé et tout l'univers, comme on le disait, serait resté soumis à notre pouvoir. Mais du fait que, après l'abdication de Dioclétien, les jeux ont été négligés, l'Empire s'est effondré en peu de temps et s'est secrètement barbarisé de plus en plus, ainsi que nous le démontrent les faits mêmes².

Bien qu'il ne soit pas un mystique, Zosime paraît ne pas nourrir de doute à l'égard de l'efficacité de l'intervention divine dans les faits des mortels: il cite des oracles, des signes miraculeux et croit à leurs prédictions³; la digression même à propos des *ludi saeculares* doit s'expliquer aussi par un penchant vers les cérémonies teintées de magie dont l'abandon lui paraît fatal et significatif pour le règne de Constantin⁴. Son opposition au christianisme, d'autre part, est si fermement exprimée que le fait de pouvoir professer une conception selon laquelle la crise du monde romain fut provoquée par l'abandon des cultes païens en faveur de la nouvelle religion n'aurait rien de surprenant en soi.

Néanmoins, on a déjà attiré l'attention sur une autre opinion de Zosime en ce qui concerne le même processus de décadence⁵.

En effet, au commencement de son livre, Zosime attribue la décadence du monde romain à des facteurs non pas religieux, mais politiques, en l'occurrence au remplacement de la république aristocratique par la monarchie: « Lorsque la sauvegarde de l'État était confiée aux représentants de l'aristocratie, leurs efforts agrandissaient l'Empire chaque année, tandis que les consuls concourraient à qui serait le plus vertueux; mais, après les guerres civiles entre Sulla et Marius, puis entre Jules César et Pompée le Grand, guerres qui ont ruiné la constitution républicaine, (les Romains), abandonnant le gouvernement aristocratique, ont élu Octavien monarque, lui confiant ainsi sans se rendre compte toute l'administra-

¹ Il s'agit de l'oracle sibyllin reproduit par Zosime (II, 6) d'après Phlégon de Thralles.

² II, 7: «Ετι τοίνυν, ὡς τὸ θεοπρόπιόν φησι καὶ τὸ ἀληθές ἔχει, τούτων ἀπάντων κατὰ θεσμὸν ἐπιτελουμένων ἐφυλάττετο μὲν ἡ Ἀρωματῶν ἀρχή, καὶ διετέλεσαν τὴν καθ' ἡμᾶς πᾶσαν ὡς εἰπεῖν οἰκουμένην ὑφ' ἑαυτοὺς ἔχοντες· ἀμεληθείσης δὲ τῆς ἔορτῆς ἀποθεμένου Διοκλητιανοῦ τὴν βασιλείαν, ὑπερρύνη κατὰ βραχὺ καὶ ἔλαθε κατὰ τὸ πλέον βαρβαρωθεῖσα, ὡς αὐτὰ ἥμιν τὰ πράγματα ἔδειξε.

³ I, 57; II, 6; II, 8; II, 36–37; III, 11; IV, 18; V, 24; V, 41.

⁴ Il nous semble que la digression à propos des jeux séculaires, sa signification et son rôle dans la composition du II^e livre de l'*Histoire contemporaine* mériteraient de retenir un instant notre attention; car, d'abord, son étendue dans un écrit d'une cohérence, somme toute, appréciable, puis sa place même (entre le règne de Dioclétien et celui de Constantin) sont assez insolites. Zosime s'est donné la peine de consulter au moins deux sources, uniquement pour écrire ce passage; l'une inconnue, mais identique ou proche à celle de Valère Maxime (J.-F. Reitemeyer, *Commentarius historicus* (1783) dans *Zosimus*, CSHB, Bonn, 1837, p. 342) et les *Mirabilia* de Phlégon de Thralles. S'il a ainsi insisté, pendant sept chapitres, sur les *ludi saeculares*, c'est qu'il trouvait un intérêt particulier à cette cérémonie religieuse païenne dont le caractère magique était évident et dont l'origine remontait très loin dans un passé que Zosime vénérait pour des raisons multiples; d'autre part, c'étaient des jeux, dont l'abandon était d'autant plus significatif qu'il avait lieu à une époque remarquée pour son *exaspération du sentiment ludique* (S. Mazzarino, s. v. *Contorniati*, *Encyclopédia* ... Treccani, p. 788).

Si, d'autre part, Zosime choisit ce thème pour en faire une introduction aux chapitres consacrés à Constantin, c'est peut-être pour ne pas interrompre la narration de son règne, mais assurément aussi pour souligner, au moyen d'un détail éloquent, la distance qui séparait l'époque du pieux Dioclétien du premier empereur chrétien.

⁵ Em. Condurachi, *Les idées politiques de Zosime*, *Revista Clasică*, XIII–XIV, 1941–1942, pp. 115–127.

tion ; ils ont fait dépendre l'espoir de tous d'un coup de dés, et le destin d'un si grand empire — du bon plaisir et du pouvoir d'un seul homme »¹.

Le premier livre de l'« Histoire contemporaine » n'est que l'application de ce principe : la série presqu'ininterrompue de sombres crimes attribués aux premiers Césars vient illustrer l'action dissolvante de ce principe de corruption qu'était, pour Zosime, le pouvoir monarchique².

Il y a donc deux sortes de causes historiques dans l'*Ιστορία νεά*, l'une d'ordre religieux, l'autre politique. Ces deux points de vue n'avaient assurément pas, pour un auteur antique, le même degré d'incompatibilité que pour nous. Mais ce serait en même temps isoler Zosime des progrès effectués par l'historiographie et la philosophie historique de ses devanciers et simplifier à l'excès sa mentalité que de penser qu'il a juxtaposé deux opinions différentes ayant trait, justement, à la cause fondamentale du processus qu'il étudiait³.

L'*Ιστορία νεά* analyse trop constamment la crise du monde romain pour nous permettre de supposer que Zosime hésite en ce qui concerne les causes gouvernantes de cette époque ; son œuvre dégage, au contraire, l'impression d'une douloureuse lucidité et d'une réflexion profonde qui le distinguent parmi ses contemporains⁴ et qui le poussent à suivre, étape par étape, l'effondrement d'un monde qui est le sien.

La première modalité d'explication qui s'offre au chercheur est celle d'une influence. Or, il est évident que les passages les plus représentatifs expliquant la décadence de l'Empire par des causes d'ordre religieux se trouvent dans les livres II—V de l'« Histoire contemporaine », dont la principale source est l'œuvre d'Eunape, adversaire violemment de la religion chrétienne⁵. Il nous semble possible de présumer que l'idée des causes religieuses de la décadence ait été énoncée d'abord par Eunape, d'autant plus que nous savons qu'à l'époque où il écrivait son œuvre, ces idées étaient exprimées avec beaucoup d'insistance ; à la suite du choc, moral aussi bien que matériel, provoqué par l'occupation de Rome par Alaric, beaucoup de païens considéraient cet événement comme une conséquence immédiate de l'officialisation du christianisme⁶.

¹ I, 5 : ἔως μὲν ὅτε τὰ τῆς ἀριστοκρατίας ἐφυλάττετο, προστιθέντες ἔτους ἐκάστου τῆς ἀρχῆς διετέλουν, τῶν ὑπάτων ὑπερβαλέσθαι ταῖς ἀρεταῖς ὀλλήλους φιλονεικούντων· τῶν δὲ ἐμφυλίων πολέμων Σύλλα τε καὶ Μαρέου καὶ μετὰ ταῦτα Ιουλίου Καίσαρος καὶ Πομπηίου Μάγνου διαφειράντων αὐτοῖς τὸ πολιτεῦμα, τῆς ἀριστοκρατίας ἀφέμενοι μόναρχον Ὁκταβιανὸν εἶλοντα, καὶ τῇ τούτου γνώμῃ τὴν πᾶσαν διοίκησιν ἐπιτρέψαντες ἔλαθον ἐαυτοὺς κύβον ἀναρρόφαντες ἐπὶ ταῖς πάντων ἀνθρώπων ἀλπίσι καὶ ἐνὸς ἀνδρὸς ὅρμῃ τε καὶ ἔξουσιᾳ τοσαύτης ἀρχῆς καταπιστεύσαντες κίνδυνον.

² Em. Condurachi, *op. cit.*, p. 120.

³ C'est ce que fait J.-F. Reitemeyer dans sa *Disquisitio in Zosimum eiusque fidem*, 1783, dans *Zosimus*, éd. J. Bekker, *CSHB*, Bonn, 1837, p. XXIX.

⁴ Em. Condurachi, *op. cit.*, p. 125 et suiv.

⁵ Phot., *cod.*, 77; v. M. Croiset, dans A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, V (1938), p. 886.

⁶ Ces idées nous sont connues surtout par l'intermédiaire des réfutations des auteurs chrétiens. V. St. Augustin, *De ciu. dei*, I, 36, 1: *Je dois parler contre ceux qui mettent au compte de la religion (chrétienne) la chute du pouvoir romain, parce qu'en leur a défendu d'apporter des sacrifices*. Cf. aussi Serm., CV, 11; CXI; CXXXVI, 1; CCXCV, 6; CCXCVI, 7 (P.L., t. XXXIX); Ep. 111 (CSEL XXXIV, *Augustini op.*; II, 2 — rec. A. Goldbacher); Ep. 138 (CSEL XXXIII, *Augustini op.*, II, 3 — rec. A. Goldbacher) *De consens. euang.*, I, 33—51 (CSEL XXXII — *Augustini op.*, III, 4 — rec. Fr. Weihrich). V. aussi l'opuscule anonyme intitulé *Responsiones ad orthodoxos de quibusdam necessariis quaestionibus*, *Quaest.* 126 (Otto, *Corpus Apologatarum ap. P. de Labriolle*, *La réaction païenne*, loc. cit.).

Nous n'avons pas l'intention d'accuser Zosime d'une adoption mécanique de ces idées ; il les a fait siennes parce qu'elles répondaient à ses convictions religieuses et en même temps politiques, puisqu'il oppose à la monarchie le pouvoir sénatorial non seulement comme facteur politique, mais aussi en tant que dépositaire des traditions religieuses païennes¹.

D'ailleurs, il y a assurément un rapport entre l'idéologie de certains cercles sénatoriaux du Bas-Empire et l'apologie du paganisme ; la vieille aristocratie s'ériegait en gardien fidèle de tout un monde de pensée, qui comprenait aussi bien de lointaines traditions de la *libertas* et du pouvoir incontesté des ordres privilégiés, que toute une formation spirituelle, la *παιδεία* gréco-romaine ; la religion païenne y jouait un rôle dont l'importance s'était accrue progressivement. C'est surtout au nom de cette tradition culturelle dont elle pense être l'unique dépositaire que l'aristocratie sénatoriale s'oppose au pouvoir monarchique, soldatesque et chrétien, déguisant ainsi en controverse littéraire ou religieuse un conflit en fait beaucoup plus profond². La corrélation entre l'opposition politique au pouvoir du *dominus* et son aspect religieux — la condamnation du christianisme — est plus évidente dans des écrits dont les auteurs jouissaient d'impunité, à la suite d'une parution sous un faux nom, comme l'*Histoire Auguste*, ou d'une publication posthume, comme c'est le cas de l'œuvre de Zosime. Envisagées de cette manière, les théories de Zosime nous semblent moins dénuées de rapport : son attachement aux idées de l'opposition sénatoriale de son époque, attachement manifesté par l'admiration envers la république sénatoriale, l'aurait conduit à ses conclusions en ce qui concerne le rôle du christianisme dans la crise de l'Empire.

Il nous semble, toutefois, sans renoncer aux conclusions partielles que nous venons d'exposer, que l'œuvre de Zosime nous offre la possibilité d'encadrer les deux opinions discutées jusqu'à présent dans un système de causalité historique encore plus large et plus unitaire. En effet, à la fin du premier chapitre de l'*'Histoire contemporaine'*, nous pouvons lire, à propos de la rapide ascension du pouvoir romain : « Personne n'aurait la pensée d'attribuer tous ces succès à l'ingéniosité humaine, mais plutôt à une nécessité imposée par les Moires, ou à une révolution dans le mouvement des astres, ou bien à une volonté divine, qui aurait favorisé nos actions justes. Car tous ces événements établissent une sorte de série causale pour l'avenir, afin qu'ils paraissent advenir fortuitement, mais imposent, à ceux qui apprécient correctement les faits, l'opinion que l'administration des choses humaines est prescrite par quelque providence divine, qui les fait prospérer quand il y a une fécondité spirituelle, tandis que, si c'est la stérilité d'âme qui prédomine, celles-ci échouent dans l'état que nous pouvons observer maintenant »³.

¹ IV, 59 : le passage cité n'est que la réponse du Sénat au discours de Théodose demandant l'officialisation du christianisme.

² Cf. par exemple, le conflit entre Valens et les philosophes — Zosime IV, 14 et suiv. — qui déguise assurément des contradictions beaucoup plus graves.

Même si les conclusions d'A. Alföldi peuvent être partiellement contestables (cf. S. Mazzarino, s. v. *Contorniati*, loc. cit.), leur point de départ nous semble s'imposer. V. A. Alföldi, *Die Kontorniati. Ein verkanntes Propagandamittel der stadtrömischen Aristokratie in ihrem Kampf gegen das christliche Kaiserthum*, I, Budapest, 1943, pp. 86 et suiv.; *The Conversion of Constantine and Pagan Rome*, Oxford, 1949; *A Conflict of Ideas in Late Roman Empire*, Oxford, 1952; v. aussi *infra*, p. 270.

³ I, 1 : Ἄλλα τούτων μὲν οὐκ ἀν τις ἀνθρωπίνην ισχὺν αἰτιάσατο, Μοιρῶν δὲ ἀνάγκην ἡ ἀστρών κινήσεων ἀποκαταστάσεις ἡ θεοῦ βούλησιν τοῖς ἐφ' ἡμῖν μετὰ τὸ δίκαιον ἀκόλουθον οὖσαν. Ταῦτα γὰρ εἰρμόν τινα αἰτιὸν τοῖς ἐσομένοις εἰς τὸ τοιωσδε δοκεῖν συμβαίνειν

Les idées de Zosime nous semblent acquérir, de ce point de vue, une unité de principe, qui expliquerait le processus historique comme évolution organique, ascendante et descendante¹, des forces morales d'un peuple, de son degré d'énergie et d'équité; la constitution ne serait que l'expression essentielle de cette capacité éthique. Ainsi, le remplacement du pouvoir sénatorial par la monarchie rend manifeste la décadence morale du peuple romain et précipite celle de l'Empire qu'il avait conquis². Le christianisme est, lui aussi, un signe et en même temps un facteur de cette dégradation morale, puisque, pour Zosime — comme pour beaucoup de ses contemporains — la nouvelle religion attire ceux dont l'âme fléchit sous le poids de leurs crimes³ et ruine les énergies spirituelles⁴.

L'application de ce principe peut être plus aisément décelée dans les passages décrivant des moments considérés par l'historien comme cruciaux pour l'évolution ultérieure de la crise. Il y a un certain ordre d'importance dans les incriminations dirigées contre la politique de Constantin; il est accusé surtout d'avoir affaibli la capacité défensive de l'Empire par la dissolution morale de l'armée, qui s'adonne aux mœurs urbaines⁵ et par la séparation du pouvoir administratif du pouvoir militaire⁶, d'avoir toléré les abus des magistrats provinciaux⁷, de s'être converti au christianisme⁸.

Cet ordre est l'ordre même du texte en ce qui concerne l'activité de Théodose, qui aurait aggravé l'incapacité militaire en multipliant les commandants⁹ et en admettant les barbares dans l'Empire et dans l'armée¹⁰; il a ajouté à ces torts celui de faire du christianisme la religion officielle de l'Empire¹¹. Le texte nous paraît dégager une hiérarchie de la signification des faits, allant du degré d'énergie morale vers ses reflets politiques et religieux.

Évidemment, Zosime n'est pas le premier auteur ancien qui ait formulé une théorie de la causalité historique, et l'analyse des idées et des concepts du premier chapitre de son œuvre peut suggérer des analogies diverses¹²; parmi celles-ci, il y a un rapprochement qui nous paraît vraisemblable. Il nous semble notamment

ἐπιτιθέντα, δόξαν τοῖς δρθῶς τὰ πράγματα κρίνουσιν ἐμποιεῖ τοῦ θείᾳ τινὶ προνοίᾳ τὴν τῶν ἀνθρωπίνων ἐπιγεγράφθαι διοίκησιν, ὡστε εὐφορίας μὲν συνιούσης ψυχῶν εὐθηνεῖν, ἀφορίας δὲ ἐπιπολαζούσης ἐς τὸ νῦν ὀρώμενον σχῆμα κατενεχθῆναι.

¹ I, 57; cf. la symétrie des termes εὐφορία et ἀφορία.

² Cf. I, 5.

³ Cf. II, 29.

⁴ Cf. III, 3; V, 46; v. aussi J. F. Reitemeyer, *Disquisitio . . .*, p. XXX et suiv.; P. de Labriolle, *op. cit.*, p. 502.

⁵ II, 34.

⁶ II, 33.

⁷ II, 38.

⁸ II, 29.

⁹ IV, 27.

¹⁰ IV, 30; 34; 39.

¹¹ IV, 59.

¹² L'idée de la décadence morale comme moteur de la détadence de l'État romain remonte à Cicéron et Salluste, tandis que les concepts de fécondité et stérilité des âmes sembleraient être une transposition des théories de Lucrèce (cf. *De rerum nat.*, VI, 1150 et suiv.).

reconnaître dans la conception de Zosime un schéma d'inspiration, sinon de provenance directe polybénne, et cela non seulement parce que l'auteur de l'¹ Ιστορίαν καὶ Πολύβιον¹ ou écrit parfois à sa manière², mais aussi pour d'autres considérations.

Ce sont surtout les idées directrices du système de philosophie historique professé par Zosime qui rappellent les conceptions de Polybe. Le fondement du processus historique trouvé dans la force morale³, qu'exprime essentiellement la constitution⁴ et qui est sujette à une évolution⁵ due au développement interne influencé par les événements extérieurs⁶ — voilà les lignes générales d'une conception historique qu'on retrouve dans l'œuvre des deux historiens.

Ces traits fondamentaux sont, évidemment, nuancés par Zosime dans un esprit qui ne pourrait pas être celui de l'illustre mégapolitain: on ne retrouverait, dans l'⁷ « Histoire contemporaine », ni la fermeté et la stringence logique, ni la dialectique subtile de la vision polybénne en ce qui concerne le processus historique. D'autres détails, bien significatifs, sont propres à la mentalité de Zosime: l'aspect surnaturel qu'assume l'idée de nécessité dans le développement historique⁷, le doute à l'égard de sa cognoscibilité⁸, le sens apotropaïque attribué aux cultes païens⁹, la croyance en oracles et prédictions¹⁰.

Il y a surtout une certaine hésitation entre la croyance en la causalité historique immanente aux faits humains et leur détermination extra-humaine, exprimée soit par « le mouvement des astres » soit par une intervention directe de la divinité — Moires, providence divine ou divinité courroucée par l'abandon des cérémonies païennes —, hésitation dont il n'y a nulle trace dans l'œuvre de Polybe. D'autre part, la définition même de la république romaine — gouvernement idéal dans l'opinion des deux auteurs — n'est pas la même pour Polybe et pour Zosime: tandis que, pour le premier, elle représentait le type même de la constitution mixte, pour l'auteur qui nous préoccupe ici, la république était l'expression du pouvoir incontesté de l'aristocratie.

D'ailleurs, la lucidité qui le caractérise et qui lui fait voir la gravité, sinon les causes et les directions, de la crise dont il est témoin, empêche Zosime d'adopter l'idée du développement cyclique de l'histoire, formulée par Polybe. Pour Zosime, son âge est celui d'une barbarie et d'une dégradation extrêmes, et il ne paraît jamais nourrir l'espoir d'une renaissance; la rigidité du schéma polybénen est remplacée par un pessimisme tout aussi rigoureux, puisqu'il commence par énoncer la nécessité objective de ce processus irréversible de décadence.

Au demeurant, de telles différences n'ont rien d'insolite quand on pense aux siècles qui séparent les deux historiens: assimilée par un écrivain du V^e siècle, dont

¹ I, 1; I, 57.

² Cf. par ex.: Zosime, I, 1—2 et Polybe, I, 2, 2—4.

³ Zosime, I, 1; cf. Polybe, VI, 47, 1—4.

⁴ Zosime, I, 5; cf. Polybe, *loc. cit.*

⁵ Zosime, I, 1—5; cf. Polybe, VI, 9, 11.

⁶ Zosime, II, 33; IV, 30; 34; 39; 59; V, 13—23; cf. Polybe, VI, 47.

⁷ I, 1.

⁸ Cf. δοκεῖν, δέξα — I, 1.

⁹ V. par ex. II, 1.

¹⁰ V. ci-dessus p. 264, n. 3.

la mentalité s'est formée au milieu aussi bien des passions politiques que des superstitions, chrétiennes ou païennes, de ses contemporains, la pensée de Polybe ne pouvait rester intacte ; quelques-uns de ses éléments se sont imposés aux conceptions de Zosime, mais les idées de celui-ci sont bien des fois plus près de la mentalité de son époque que de celles de son illustre prédécesseur. Cela est surtout visible dans les passages cités au commencement de notre étude¹ ; c'est cette mentalité qui a contribué à lui faire formuler l'importance du changement de religion pour la décadence de l'Empire dans des termes si catégoriques que ceux-ci se sont imposés aux chercheurs comme étant la clef de voûte du système historique professé par Zosime.

Cette transformation subie par les idées de Polybe dans l'interprétation de Zosime ne nous semble pas dénuée d'intérêt, bien qu'elle marque, par rapport à son modèle, un certain règnes dans le développement de la pensée historique. Mais cette transposition, qui fait d'un schéma livresque une conception authentique et intensément vécue, est un document d'autant plus précieux que les témoignages sur la mentalité et du siècle et de la catégorie sociale que reflète Zosime sont peu fréquents et peu étudiés.

Il ne nous semble pas possible d'établir, même à titre d'hypothèse, un rapport immédiat entre l'atmosphère intellectuelle où s'est formé l'auteur de l'*Iστορία* και et le choix de son modèle, car nous n'avons jusqu'à présent aucun indice quant à un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Polybe au V^e siècle. Néanmoins, nous croyons que ce n'est pas uniquement la symétrie des thèmes étudiés qui ait imposé les idées de Polybe comme point de départ aux recherches de Zosime. Car, même s'il peut être le seul parmi ses contemporains à fréquenter l'historien de Mégalopolis, il n'est pas, assurément, le seul à s'opposer au pouvoir impérial au nom d'un passé que Polybe semblait avoir exalté.

Le fait que la pensée historique de Zosime est subordonnée à ses opinions politiques, essentiellement anti-monarchiques, nous paraît s'imposer. Par le fond de ses idées, aussi bien que par la forme qui les exprime — regret du passé républicain, anti-christianisme et attachement à la πατερία hellénique traditionnelle — l'œuvre de Zosime continue au V^e siècle le conflit idéologique et politique entre le pouvoir impérial et l'aristocratie. L'*Histoire contemporaine* s'insère ainsi dans une catégorie bien large d'œuvres littéraires du Bas-Empire, expression de cette même tendance politique. À cause même des proportions de cette série d'écrits, une étude plus détaillée des causes et des formes spécifiques de ce courant d'idées nous semble dépasser le cadre du présent article. En espérant pouvoir l'entreprendre ailleurs, nous nous bornerons maintenant à esquisser les lignes générales du problème, ainsi que celles-ci peuvent ressortir de l'œuvre de Zosime.

Les études d'Andréas Alföldi ont brillamment mis en évidence les éléments du conflit qui opposait, au IV^e siècle, l'aristocratie sénatoriale et les hommes de lettres qui la représentaient, au pouvoir monarchique. Mais faire dériver directement cette opposition de celle qui s'était manifestée pendant les premiers siècles de l'Empire, et la motiver uniquement par la nostalgie d'un passé bien lointain déjà, par un traditionalisme farouche mais inexpliqué, nous paraît déceler un défaut de méthode. On ne peut établir une filiation d'idées entre les représentants d'un

¹ V. ci-dessus, p. 263.

groupe social dont la composition, les priviléges, donc les intérêts, s'étaient aussi profondément transformés du I^{er} au IV^e siècle. D'autre part, le traditionalisme lui-même doit avoir une explication, et on n'a pas la nostalgie du passé, si brillant soit-il, si le présent est pleinement satisfaisant.

Or, on peut trouver dans les réalités sociales et politiques des IV^e et V^e siècles des intérêts qui opposent au moins une partie de l'aristocratie au pouvoir impérial ; ces intérêts sont plus profonds et plus immédiats que la fidélité envers les traditions politiques et culturelles gréco-romaines. L'effort de ré-centralisation et d'affermissement du pouvoir monarchique initié par Dioclétien s'est exercé, assurément, dans l'intérêt de toute la classe dominante, dont l'État préservait les priviléges économiques et sociaux. Mais le développement d'une aristocratie aulique et militaire, en partie, au moins, nouvelle, et l'admission des notables chrétiens — laïques et ecclésiastiques — dans l'entourage du *dominus* créait un groupe qui, par ses priviléges exceptionnels, s'opposait aux autres sénatoriens, dignitaires civils ou municipaux et *latifundiarii*, dont les charges étaient de beaucoup plus onéreuses¹. Car le renouveau d'énergie dont faisait preuve le pouvoir central devait léser cette dernière catégorie d'aristocrates dans ses intérêts matériels immédiats² aussi bien que dans ses velléités d'indépendance. Ces aspirations vers une liberté de mouvement qu'entraînait le despotisme du dominat étaient fondées, à notre avis, non seulement sur des souvenirs tenaces. Après un siècle de collaboration, somme toute pacifique, avec le pouvoir impérial, la crise du III^e siècle avait amené, sur le plan politique, une véritable explosion des tendances centrifuges des diverses parties de l'Empire et d'abord de l'aristocratie ; bien que calmées, au moins en apparence, après l'avènement du dominat, ces forces seront renouvelées par le processus de formation des domaines jouissant d'immunité, processus dont les prémisses, observables justement aux IV^e et V^e siècles, sont entravées par l'intervention du pouvoir central³.

D'autre part, pour ceux dont le sort était trop intimement lié à la structure classique de la société, et qui voyaient se produire tant de transformations radicales, l'unique ressource était de se réfugier dans le culte du passé, en refusant d'adhérer à un présent trop novateur pour leurs intérêts et leurs esprits.

C'est dans ce climat que s'opère un regroupement idéologique aussi. Ses représentants, énergiques ou désabusés, opposent au présent despotique et barbare l'image d'un passé dont le régime politique, la haute moralité, la piété et la brillante culture en eussent fait l'ἀξμήν de l'histoire des peuples.

Pour un esprit ainsi formé, les idées de Polybe seraient doublement convaincantes, en raison de leurs qualités incontestables, et parce qu'elles démontraient la supériorité de la république romaine, incarnation d'une force éthique exceptionnelle et moteur de l'avènement triomphal du pouvoir romain. L'adhésion de Zosime aux thèses de Polybe exprime, à notre avis, une tendance, commune à ceux qu'il représentait idéologiquement, d'opposer au présent le passé, aussi bien politique

¹ Cf. Cod. Theod., 6, 10—16 ; 6, 30, 20 ; nous rappellerons, à ce propos, l'accusation portée par Zosime contre Constantin et Théodose, qui auront multiplié à l'excès les commandants et gouverneurs (II, 33, resp. IV, 27).

² C'est ainsi, nous pensons, que s'explique la véhémence de Zosime contre les exactions fiscales — II, 38 ; IV, 28 ; pour un fonctionnaire du fisc, il ne ménage pas ses termes !

³ Cf. par ex. Cod. Theod., 11, 24.

que culturel. Zosime y ajoute, néanmoins, conduit par un sens historique remarquable et aguerri à l'école de Polybe, des éléments qui le distinguent parmi ses contemporains. Sans se borner à critiquer la monarchie ou la nouvelle religion, il essaye de déterminer leurs rapports et de découvrir leur rôle dans l'évolution de l'Empire, leur signification par rapport aux lois qui gouvernent l'histoire ; comparer le passé et le présent n'est pas, pour lui, une méditation nostalgique, mais l'enchaînement rigoureux des faits d'une décadence conçue comme un inévitable processus naturel. Il donne ainsi aux conceptions de sa classe un accent d'originalité et de profondeur amère, une dimension historique qui leur manquait.

Le renouveau des idées de Polybe au V^e siècle nous apparaît donc moins anachronique qu'au premier abord, et cela pour une autre considération aussi. C'est pendant la première moitié de ce siècle qu'était en voie de constitution, initié par Saint Augustin et son disciple Orose, un courant d'interprétation chrétienne de l'histoire. Celui-ci soutenait, d'une part, que les défaites subies par l'Empire étaient une punition divine¹, formulant ainsi ce qu'on a appelé « les jugements de Dieu comme catégorie historique² »; d'autre part, qu'il n'y avait ni évolution, ni décadence dans l'histoire, envisagée comme donnée immuable et présence statique de la Cité de Dieu³.

La nécessité d'opposer à ce système historique une conception cohérente et non pas des compilations a trouvé son expression dans l'œuvre et la pensée de Zosime, qui reprend à son compte la théorie de l'histoire romaine la plus conséquente et dialectique, qui laissait le moins de place à une intervention du surnaturel — celle formulée par Polybe. Il s'oppose ainsi à l'interprétation chrétienne tant au sujet du caractère du processus historique, qui est présenté comme évolution ascendante et descendante, qu'en ce qui concerne sa cause première et ses forces gouvernantes, qui sont essentiellement humaines.



Occupat quasi medium inter utrumque historicorum, qui proprie eo nomine appellantur, et abbreviatorum genus locum Zosimus écrivait J. F. Reitemeyer⁴. Au terme de nos recherches, nous nous flattions d'espérer que la personnalité de Zosime apparaît plus complexe et douée d'un esprit historique autre que celui des auteurs qui lui sont contemporains. Il a affirmé, à une époque où le poids du « jugement divin » commençait déjà à écraser les consciences, le caractère naturel, humain, de l'histoire, qui est envisagée comme étant un processus évolutif gouverné par des lois objectives. Sa conception cohérente en ce qui concerne la causalité historique, sa dialectique des causes et des effets, de leur subordination et influence réciproque — toute cette conception de l'histoire, idéaliste, assurément, puisqu'elle part d'un élément déterminé et non pas déterminant, n'est pas moins dans l'esprit des meilleures traditions de l'historiographie antique.

¹ Ils répondaient ainsi aux païens qui mettaient ces faits au compte d'une punition des dieux provoquée par le christianisme — v. ci-dessus, p. 265.

² S. Mazzarino, *La fine del mondo antico*, p. 55—70.

³ Id., *ibid.*, p. 71.

⁴ Jo. Frid. Reitemeieri *Disquisitio . . .*, p. XXX (CSHB *Zosimus*, p. XXXV).

S'il n'est pas un créateur, Zosime a du moins le mérite d'avoir fait sien un système historique des plus profonds, et de l'avoir appliqué avec assez de rigueur à l'étude d'une époque qui était connue surtout par l'intermédiaire des compilations ; d'autre part, sa transposition des idées de Polybe n'est pas une utilisation mécanique, mais plutôt une renaissance, un prélèvement qui nous fait apercevoir le climat idéologique au sein duquel a été conçue l'*« Histoire contemporaine »*.

Toutes ces raisons, pensons-nous, éloignent Zosime des compilateurs parmi lesquels il a été trop souvent énuméré ; elles nous obligent à inscrire son nom parmi ceux des « historiens dignes de ce nom », et nous permettent de voir dans son œuvre le point final de la recherche historique dans l'antiquité.
